

« Famille, quand tu nous tiens »

Conçu comme le « reportage » de moments de formation à la thérapie familiale réunissant des professionnels du travail sanitaire et social, ce livre montre comment une théorie opératoire ne peut naître que d'une pratique sans cesse remise en question : il rend compte des spécificités de l'approche systémique pour comprendre le tissu organisationnel et relationnel entre soignants et soignés, et pour éclairer les relations intrafamiliales qui sous-tendent notre perception de la réalité.

Un livre d'histoires Des professionnels du travail social et du soin nous content leurs histoires et celles des personnes qu'ils aident, les unes et les autres se mêlant sans pour autant se confondre : ainsi se tisse la relation entre soignant et soigné. A travers des expériences issues de situations cliniques, ce livre aborde les principaux champs d'application de l'approche systémique et de la thérapie familiale, relatifs au couple, à la famille, à l'institution soignante et à l'intervention au sein d'un réseau.

Je t'aide, moi non plus... Ces histoires, souvent graves, nous disent la difficulté de vivre et de se changer, mais aussi la nécessité de s'accepter soi-même, condition pour se délivrer du seul souci de soi et parvenir à accepter pleinement les autres : la pratique professionnelle des intervenants en travail sanitaire et social est largement déterminée par la problématique individuelle. Et comme chaque histoire possède sa morale, l'ouvrage lui donne la place qui lui revient ; nécessaire, mais point trop envahissante. Complétant les occurrences théoriques qui éclairaient telle ou telle situation particulière, la bibliographie permettra au lecteur recherchant des références théoriques et épistémologiques précises sur l'approche systémique et la thérapie familiale de satisfaire sa curiosité.

Didactique et vivant.

D'où m'entends-tu ?

Eric Trappeniers et Alain Boyer

Si vous pensez pouvoir vous passer de lui, il vaut certainement mieux le laisser de côté. Peut-être avez-vous déjà arrêté vous-même un plan précis que Titorelli risquerait de déranger. Dans ce cas-là, n'allez pas le voir, je vous en prie. Il faut certainement se faire violence pour aller chercher des conseils chez un pareil oiseau. enfin, voyez vous-même ce que vous avez à faire.

Franz Kafka. *Le Procès*.
Livre de poche, p. 234.

Entendre... les professionnels du travail sanitaire et social disent plutôt « écouter », « être à l'écoute ». Or écouter est plus facile qu'entendre : quand on écoute, la plupart du temps, on n'entend en effet que ce qu'on veut bien écouter. Pourtant, c'est bien d'entendre qu'il s'agit quand on va à la rencontre de gens qui souffrent au point que, leur souffrance, ils n'osent ou ne savent pas la dire. Seulement, pour entendre, il faut avoir été soi-même entendu ; sans quoi, comment savoir de quoi il s'agit ?

Extrait de
« Famille, quand tu nous tiens »
Editions Dunod

« C'EST AINSI QUE J'AI GRANDI »

Il y a des jours, ceux de grandes séances, où l'air est à peine respirable. Si vous songez aussi que tout le monde vient faire sécher son linge ici [...], vous ne trouverez rien d'étonnant à votre petit malaise. Mais on finit par s'habituer parfaitement à l'atmosphère de l'endroit. Quand vous reviendrez pour la deuxième ou la troisième fois, vous ne sentirez presque plus cette oppression.

Franz Kafka, *Le Procès*.
Livre de poche, p. 137-138.

Ce jour-là, la conversation a énormément de mal à se mettre en route. Personne ne semble avoir de situation à exposer. On tourne longuement en rond en évoquant ce type de problèmes institutionnels qui permettent de n'avoir surtout pas à se mettre soi-même en question.

C'est à moi de trouver

Au départ, Dalila est sur le même registre : une histoire de bureau qu'elle voudrait voir disponible pour recevoir un jeune toxicomane – dont on ne saura rien de plus, comme si ce garçon était toxicomane, comme si tout ce qu'il pouvait être, ce qu'il pouvait vivre, se résumait à ce seul aspect. Exit donc le client comme sujet de préoccupation pour l'équipe dans laquelle travaille Dalila ; d'ailleurs, des toxicomanes, c'est pain quotidien ; quelle idée saugrenue que de vouloir être tranquille pour pouvoir parler avec celui-là ! Mais bon, puisqu'elle a l'air d'y tenir, on veut bien, au cours de la réunion, lui accorder, du bout des lèvres, ce qu'elle demande. Vient le jour du rendez-vous. Confiante, ayant le sentiment d'avoir été entendue, Dalila reçoit le garçon... et trois personnes occupent bientôt

la pièce, tandis que règne alentour un vacarme qui empêche de s'entendre. On imagine sa déconvenue.

Formateur - Comprends donc qu'ils n'en ont rien à faire.

Dalila - Non, ce n'est pas vrai. C'est à moi de trouver... Je m'y suis mal prise.

Formateur - Pardon ! Tu avais trouvé un moyen de rencontrer ce garçon, tu l'avais proposé, et, le moment venu, ils ne respectent rien et rigolent autour de toi.

Dis-le leur :

Dalila - Je ne peux pas. C'est à moi de trouver.

Formateur - Ah bon ? Je croyais que tu voulais de l'aide...

Dalila - Je ne me sens pas prête à manipuler les gens.

Je veux transformer la situation normalement. Par exemple, je vais reprendre cette affaire en réunion

Formateur - Il me fait plaisir que tu le dises... En général, quand tu parles, on t'entend ?

Dalila - Maintenant, j'essaie de parler. Mais du coup, si auparavant j'avais le sentiment de compter pour rien, j'ai aujourd'hui l'impression de trop parler de moi.

Formateur - En clair : tu n'es pas plus entendue qu'auparavant. C'est ça ?

Dalila - On se dit des choses.

Mais, dans l'action, ça ne produit aucun effet. Chacun est à son affaire. Mon problème, c'est que je dois me faire plus claire.

Un tour de table confirme s'il en était besoin que *Dalila* n'a pas vraiment l'art de se faire entendre : personne pratiquement n'a écouté son histoire. Rachid s'est presque endormi : « Elle ne sait pas raconter », s'excuse-t-il.

Mal lui en prend, puisque, tout de même, écouter, c'est son travail ! Quant à Alain, il n'y va pas de main morte : « Elle n'a pas vraiment de problème, puisque, de toute façon, elle ne veut pas être comprise. »

Dalila - Si ! je veux avancer.

Formateur - Elle a raison : elle veut recevoir des gens dans le service.

Seulement, ça empoisonne tout le monde. On lui dit : « Ce n'est pas ta place, tu n'es pas là pour recevoir tout le monde. »

Dalila, tu vois assez clairement les enjeux. Mais la confusion que tu engendres fait qu'on ne les voit pas... même Alain ne les voit pas.

Il ne suffit pas de s'exprimer

Dalila - Je pourrais peut-être être plus directe.

Formateur - Puis-je t'aider en quelque chose ?

Dalila - Ce qui s'est dit m'aide déjà. Je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de plus.

Aurélié - Passons donc à autre chose.

Et si on dégagait en touche, maintenant que les choses commencent de se faire dangereuses, que peut-être il va falloir s'impliquer, non ?

Dalila - Toi non plus, tu ne m'as pas écoutée.

Formateur - Penses-tu que je t'écoute ?

Dalila - Oui.

Formateur - Tu te rends compte que personne ne t'écoute. Tu me parles. T'écouter devient donc mon problème ! Mais tu ne veux pas m'aider. Tu attends que je trouve comment faire.

Dalila - De seulement pouvoir m'exprimer est déjà très important.

Formateur - Ça ne suffit pas.

Tu vides ton sac et tu me dis de me débrouiller avec ça. Ton sac à toi est peut-être vidé, mais du coup, c'est moi qui me sens plus lourd !

Ça ne résout pas grand-chose, tu sais, de « s'exprimer », même si c'est à la mode. Je n'ai pas le sentiment de t'avoir aidée. Mais si ça te suffit...

Dalila - Pour le moment, ça me suffit. Si tu vois quelque chose, dis-le.

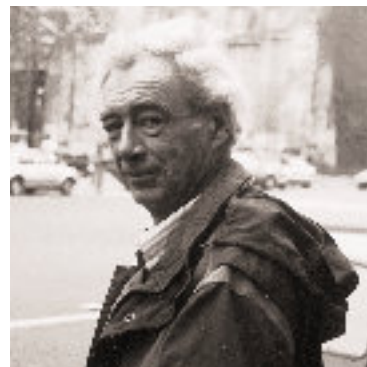
Formateur - Je te respecte : je ne vois pas plus que toi. Que vois-tu ?

Dalila - Quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Je me sens comme une cocotte.

Corinne - Une cocotte minute.



Eric Trappeniers



Alain Boyer

Elle lâche des petits « psssch, psssch »... Mais elle peut exploser.

Formateur - Elle n'a pas dit « minute »... On peut imaginer ce qu'on veut derrière « cocotte ».

A la fois tu exprimes une demande et tu ne peux pas avancer. Tu veux que ce soit moi qui fasse le travail. Bien sûr, c'est confortable : si j'y vais, tu vas me dire : « Je ne t'ai rien demandé » ; si je n'y vais pas, tu vas me reprocher de ne pas l'avoir fait. J'ai l'impression que tu souhaites l'oppression pour dire : « Voyez comme il m'opprime. »

Dalila - Je me demande ce que je peux faire... Pour l'instant, même si je comprends que je dois faire un pas, je ne m'y sens pas prête, je n'en sens pas venir la demande. On en reste là.

On n'en est pas resté là. Pouvaient-ils, d'ailleurs, en rester là ? Il sortait des propos de Dalila une telle impression qu'elle endossait toute la responsabilité de son échec, qu'elle la revendiquait même peut-être comme pour réparer quelque faute, que, l'abcès étant désigné, il ne pouvait que crever pour peu que l'occasion s'en présentât.

C'est Lucie qui la fournit. Car courageusement, elle se jette à l'eau. Tant et si bien qu'à un moment de sa supervision, Dalila, en larmes, quitta la salle et qu'il fallut aller la chercher. Au terme de la conversation avec Lucie, il apparut que toute dépression aussi est contextuelle, que la vulnérabilité n'est pas une fatalité, que le changement est possible pourvu qu'on y croie et qu'on ne se réfugie pas derrière les idées générales. Alors Dalila reprit la parole :

— Je ne peux parler : je vais pleurer sans arrêt.

Formateur - Pourquoi ne te laisserais-tu pas aller ? En vertu de quelle interdiction ?

Là, le formateur ne manque pas d'humour. Car, tout de même, l'interdiction à se laisser aller, que ce soit au rire ou aux larmes, cela s'apprend quasi au berceau, dans le monde qui est le nôtre. Surtout, garder la « maîtrise » de soi ! On veut bien « s'exprimer », mais de là à s'épancher, il y a des limites à ne pas franchir (sauf désormais à la télévision, pour faire monter l'audimat). Après quoi l'on s'étonne de ce que les autres, les patients, les clients, « ne nous disent rien »...

Dalila - Tout ce que Lucie a dit a réveillé en moi toute une part de mon histoire que je n'accepte pas.

On la comprend, Dalila, de n'avoir pas accepté et de n'accepter toujours pas cette part de son histoire. De tout ce qu'elle a souffert, et qui ne sera pas relaté, il ressort qu'elle s'est imaginée

coupable subissant à juste titre son châtement, et que, ce faisant, elle acceptait tout pour protéger sa mère, pour que celle-ci ne se suicide pas, cette mère qui lui a fait croire pendant des années que la décision de son abandon avait été prise par son père, et elle l'a crue.

Formateur - Tu as eu des parents très fragiles, tu les as protégés tout le temps. Pour cela, tu t'es faite stupide, tu as refusé de voir. Mais il y a peut-être un ailleurs possible.

Dalila - J'ai grandi comme ça.
Formateur - Je le sais bien. Mais maintenant tu le sais toi aussi. Et tu commences à comprendre comme il se fait que refuses de voir que les autres ont tort quand ils ont effectivement tort.

de la famille d'origine de l'étudiant en formation », précise l'imprimé qu'ils ont tous reçu. C'est dire que chaque cas n'appellera pas systématiquement une telle façon d'opérer ; en outre, plus les étudiants avancent, plus ils sont supposés avoir fait ce retour sur leur histoire ; encore que... qui peut se targuer d'en avoir jamais fini avec l'exploration du terreau où s'enracinent nos certitudes ? Il y a là une archéologie dont la saveur est parfois plus amère que la pâtisserie qu'évoquent ces mots. Mais ce n'est pas en archéologue, par une sorte de curiosité qui pourrait à l'occasion s'avérer malsaine, qu'il s'agit de s'y livrer. Ce n'est pas non plus comme on pourrait s'y livrer dans un groupe à visée thérapeutique. S'il s'agit

...qui peut se targuer d'en avoir jamais fini avec l'exploration du terreau où s'enracinent nos certitudes ?

Il y a là une archéologie dont la saveur est parfois plus amère que la pâtisserie qu'évoquent ces mots.

Mais il ne suffit pas d'en prendre conscience. Tu as commencé le difficile apprentissage de la décision, avec ta volonté de recevoir ce toxicomane. Maintenant, il te faut décider si tu veux continuer. Et tu vois pourquoi. Et tu vois comment. Ils te voient comme stupide ? Tu l'es en effet : tu t'es faite telle. Continue : joues-en... tu es assez intelligente et assez fine pour ça !

J'AI TOUJOURS FAIT ÇA

Je ne puis dire, non plus, que vous soyez accusé, ou plutôt je ne sais si vous l'êtes. Vous êtes arrêté, c'est exact. Je n'en sais pas davantage.

F. Kafka, *ibid.*, p. 59.

Vers une « vision du monde »

Qu'on en viendrait à parler de leur famille d'origine, les participants en ont été avertis : « Chaque fois qu'il sera nécessaire, un travail est mené à partir

d'archéologie, c'est au sens où les Anciens savaient bien que dans les commencements s'ancrent les principes – en grec, le mot est le même qui désigne les uns et les autres : *archè*. Car il s'agit de formation et de supervision ; dès lors, même s'il est vrai que le seul outil qu'il ait à sa disposition est lui-même, les situations qu'il est amené à exposer ne se réduisent jamais à la seule dimension personnelle du professionnel¹ : elles sont toujours vécues dans un nœud de relations avec les patients ou les clients ; ce n'est que dans la mesure où son histoire va interférer dans sa façon de gérer son rapport avec eux, où elle fait partie du « contexte », qu'elle peut ici présenter un intérêt.

La situation professionnelle n'a pas à servir de pré-texte à un travail sur soi : on n'a pas le droit de se servir ainsi de la souffrance des gens. La situation vécue

¹ Néanmoins, il peut exceptionnellement arriver que cela se produise : la formation va avec la vie.

Quand c'est le cas, le formateur en a été averti auparavant pour pouvoir donner ou non son accord : parfois, le refuser pourrait obérer la participation vraie à la session qui vient. S'il faut des règles, il faut aussi savoir les adapter. C'est la condition à ce qu'elles soient au service de la vie dans ce qu'elle a d'imprévisible : que les règles soient trop rigides, et les comportements seront dans la même mesure prévisibles, ritualisés.

professionnellement est le texte même de la supervision ; celle-ci ne vise que son décryptage.

Or un texte, c'est bien connu, chacun l'entend... comme il l'entend – cette expression retrouve là, à la fois, toute son ambiguïté et toute sa signification. Chacun l'entend comme la vie, qui l'a façonné, lui a appris à entendre. Si cela est vrai de tout texte – et l'on se prend à rêver quand journalistes ou hommes politiques se gargarisent d'une prétendue « transparence », *a fortiori* le sera-ce quand il s'agit de domaines qui touchent de si près le champ de nos expériences les plus secrètes car les plus difficiles à déraciner – il n'est d'ailleurs ni sûr, ni peut-être souhaitable qu'elles le soient – tant s'est ramifié leur réseau souterrain de rhizomes : la famille, les parents, le couple. « Tel père, tel fils », dit le proverbe. Il convient de le corriger : tel père, telle croyance du fils qu'être père c'est cela, non pas que son père était – qu'en sait-il ? – mais qu'il a vu de lui. Or ce que ce fils a vu de ce père n'est le fruit ni du seul père, ni du seul fils, ni de la conjugaison de ce père et de ce fils ; il y avait foule là autour ; entendons : foule de façons de voir : il y avait celle de la mère, celle de l'épouse du père – dont la personne peut ou non se confondre avec la mère, mais dont la place est différente dans la constellation familiale –, celles – au pluriel – de la fratrie selon qu'elle était masculine ou féminine, aînée ou cadette, etc., celles – au pluriel encore – des grands-parents de l'une ou l'autre lignée... pour ne rien dire de celle de l'idéologie dominante – qu'on subit peu ou prou – et de celles des idéologies diverses auxquelles on adhère... en fonction de nos croyances, en fonction, comme le disait Agathe, de ce dont on a été « nourri ». Issue du jeu des relations

qu'entretenaient toutes ces visions et tous celles et ceux qui les « incarnaient », s'est ancrée dans le fils sa croyance qu'« être père » c'est cela. Et ainsi pour « être fils », pour « être mère », pour « être homme », « être femme », etc.

Cela, c'est ce qu'on appelle une « vision du monde » – non tant au sens large et quelque peu théorique que revêt cette expression dans le discours philosophique qu'au sens plus restreint et plus pratique d'un ensemble de certitudes sur la façon dont s'articulent les relations entre les sexes et les générations. C'est avec cela qu'a à faire la psychothérapie familiale et conjugale. Aussi n'est-elle pas affaire de science, mais de croyance² ; de croyances qui se sont construites lors de nos premières expériences³ pour aboutir à ce résultat : ce qui n'est que construction contingente est affecté d'un caractère de nécessité « naturelle » : « c'est comme ça et il ne peut en être autrement ». Et rien n'est plus difficile que de travailler au corps des croyances : en effet, qu'elles apparaissent pour ce qu'elles sont, des constructions aléatoires, et à quoi désormais va-t-on se raccrocher ? Qu'une seule carte bouge, et le château s'effondre, imagine-t-on. C'est pourquoi on s'y accroche, c'est pourquoi on les protège à tout prix du moindre souffle d'air frais. A commencer par les siennes. Or comment prétendre faire bouger celles de quelqu'un d'autre si l'on n'a commencé par les siennes, ne serait-ce que pour se rendre compte du moment où elles épousent – on dit, dans le jargon, « se couplent avec » – celles de l'autre et, dès lors, les confortent en un mutuel étayage ?

L'entreprise est d'autant plus ardue que, si elles nous font agir de telle façon, adopter tel point de vue,

prendre telle attitude, nos croyances le font généralement à notre insu tant que nous ne les avons pas débusquées et situées pour ce qu'elles sont.

Les cadres sont là pour nous aider

La supervision de Deborah ce jour-là est intéressante à plus d'un titre :
– ayant déjà deux ans de formation derrière elle, elle sait « appliquer » un certain nombre de conseils qu'on lui a prodigués ; mais c'est encore un peu, parfois, comme on récite une leçon apprise ;
– elle va s'en rendre compte quand elle va comprendre que la façon dont elle a fonctionné est, en fait, celle selon laquelle elle a appris jadis à fonctionner ;
– le rapport avec la situation qu'elle expose est assez facilement lisible : elle le dira elle-même en termes de « malaise ».

Thierry a quatorze ans. Déborah est chargée de s'occuper de lui depuis que le juge des enfants a prononcé une mesure d'Aemo concernant toute la famille : le père, l'enfant d'un second mariage et sa mère, les quatre enfants du premier mariage, dont Thierry qui, lui, n'est pas en milieu ouvert mais placé depuis quatre ans comme interne dans une maison d'enfants sur demande des parents. En effet, il faisait les quatre cents coups, multipliait les « fugues », ce qui a motivé une enquête sociale au terme de laquelle fut décidé le placement : les relations paraissaient trop conflictuelles au sein de la famille, il a paru bon d'écarter ce garçon – ce qui, par ailleurs, permettait à l'agent-placeur de se dégager de toute responsabilité sur ce qui pourrait éventuellement se passer par la suite. Cette dimension du placement, pudiquement occultée, fait de certains assistants sociaux de redoutables ravisseurs d'enfants, ce qui n'est peut-être pas étranger aux fantasmes que

² On prend ici ces termes dans leur acception courante... sans s'appesantir sur le fait que toute science soit aussi, en ses fondements, affaire de croyance.

³ Est-il vraiment nécessaire de se demander « à quel âge » se rigidifient ces croyances ? Et y a-t-il un « âge » où elle se rigidifieraient de telle façon que, comme on dit parfois, « tout soit joué » ? Ces ersatz de fatalisme, excuse toute trouvée à toutes les résignations, n'ont sans doute pas plus grand sens que de se demander à quel « jour » ou à quelle « semaine » l'embryon commence d'être une personne : s'agit-il vraiment là d'une question de chronomètre ?

certains d'entre eux colportent sur ce sujet... jusqu'au jour où, au hasard d'une rencontre ou d'une supervision, la chose leur apparaît dans toute sa crudité, les renvoyant cruellement à leur responsabilité.

Récemment, Thierry a encore fait une « fugue » : à la fin d'un week-end, il n'est ni rentré à l'institution ni retourné à la maison familiale. Déborah décide de rencontrer la famille. Elle négocie avec son institution pour que cela se passe au domicile des parents et que, donc, on lui laisse l'enfant le mercredi après-midi. Aux questions qu'on lui pose sur cette procédure inhabituelle elle répond qu'on lui a recommandé cela en supervision. C'est un bon point : Deborah a su utiliser ce cadre pour se protéger et pour se différencier de l'institution et recadrer son action par rapport à celle-ci. En ira-t-il de même avec la famille ?

Les mères ne comptent guère

Las, lors de la rencontre, la seconde femme, avec laquelle vit actuellement le père et qui est la belle-mère de Thierry, est absente, de même qu'un frère aîné, majeur. La raison invoquée pour justifier cette absence est la contrainte des horaires de travail. Pourquoi, alors, avoir maintenu la réunion ? Parce que Deborah ne sait pas comment faire pour trouver un autre jour.

Formateur 1 - Si tu penses que cette femme joue un rôle dans le retour ou non de cet enfant dans la famille, il est souhaitable qu'elle soit présente. La question se ne limite pas au seul rapport entre le père et le fils, et tu ne dois surtout pas laisser croire cela... En plus, vous n'êtes pas à trois semaines près.
Deborah - Il me semblait que l'essentiel se jouait entre le père et le fils. Mais il est vrai qu'agissant de cette manière, je disqualifiais

complètement cette femme et faisais comme si elle comptait pour rien.

On vérifiera tout à l'heure combien, de la part de Deborah, cette façon de compter pour rien l'absence ou la présence de cette femme tenant lieu de mère dans la famille n'est en rien due au hasard, mais s'inscrit dans le droit fil d'une logique qui lui a fait adopter comme d'instinct la logique à l'œuvre dans cette famille.

Formateur 1 - Elle est peut-être soit une alliée, soit un obstacle... mais, de toute façon, tu as tout à gagner à jouer avec cela aussi. As-tu essayé d'analyser cette absence ?

Non, Deborah ne s'est pas particulièrement penchée sur la chose.

La rencontre

Le jour venu, les enfants s'installent : les deux plus petits à côté l'un de l'autre, puis Thierry, puis l'autre frère. Le père demande alors que Thierry se mette entre les deux plus petits pour éviter qu'ils ne chahotent.

Deborah - Si je comprends bien, Thierry sert ici à empêcher que les tensions entre ses frères ne se manifestent.

Le père - Oui ; c'est son rôle ici.

Déborah, qui vérifie sur le fait que Thierry fait fonction de régulateur des tensions au sein de la famille, ne continue pourtant pas à explorer cette piste ; elle se contente d'avoir fait sa remarque, sans en élargir le champ.

Elle en vient à ce que le père qualifie de « fugue » de Thierry. Elle découvre alors que le garçon avait quitté le domicile familial à 14 heures au lieu de 19 heures sans que cela inquiète qui que ce soit ; le père n'a commencé à manifester quelque agitation qu'au moment du coup

de téléphone de l'éducateur ne voyant pas Thierry arriver à l'institution ; il est alors 20 heures. Deborah part de là :

Deborah - Dis-moi Thierry, comment se fait-il que tu sois parti comme ça ? Pourquoi as-tu fait cela ?

Formateur 2 - Je n'aurais pas posé la question au fils. Manifestement, il ne sert pas seulement de régulateur entre les petits, mais pour toute la famille. Et je suppose que, si tu avais élargi cette première remarque que tu avais faite, tu aurais constaté que le père n'était guère prêt à te suivre. Cet enfant est « parentifié », on lui fait jouer un rôle qui n'est pas le sien. Normalement, ce sont les parents qui sont responsables des enfants, non ? Donc, j'aurais interrogé le père. Je lui aurais demandé : « Qu'avez-vous donc fait pour que votre fils disparaisse ainsi sans que personne ne s'en inquiète ? » En fait, en s'adressant au garçon, tu l'as conforté dans l'idée que les parents ne remplissent pas leur rôle. C'est peut-être vrai, mais alors, que ce soit dit clairement : explicite-le au lieu de te contenter d'envoyer ce message sans le décrypter à l'usage de tous⁴.
« Je te réponds en ce moment en termes de technique : je fais ressortir ce qui se joue en termes de relations ; mais toi, tu restes encore sur un terrain émotionnel. C'est pourquoi tu t'es laissé envahir par cette famille et entraîné sur le terrain qui veut que "les femmes n'aient pas de place". Ce qui est fait est fait. Mais il serait utile d'analyser pourquoi cette apparente passivité de ta part.
Au fond, en interrogeant l'enfant, toi qui es femme, tu remplaces la mère, tu fais ce qu'elle ne fait pas. »
Le thème de l'inexistence de la mère continue en sourdine, et refait parfois surface.

⁴ On voit ici combien peut être trompeuse l'opposition entre messages « analogiques » et messages « digitaux » pour peu qu'on assimile sans autre forme de procès les premiers à ce qui relève du comportement et les seconds à ce qui relève des énoncés verbaux. Le message envoyé par Deborah est bel et bien verbal ; ce qu'il comporte d'analogique réside en son adresse à José. Il y a, dans un message verbal, et ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas.

A la question de Deborah, Thierry répond qu'il était avec des copains et qu'il s'est tout d'un coup rendu compte qu'il avait raté son train. Mais il n'est pas pour autant rentré chez lui. Deborah lui demande alors s'il est habituel qu'on ne s'inquiète pas de ses absences. A quoi il ne répond pas.

Formateur 2 - On se met à sa place ! Imagines-tu quelle aurait été la réaction du père s'il avait répondu par l'affirmative ? Il le protège, son père, ce gamin.

Deborah repart alors d'une nouvelle question : pourquoi avoir fait placer Thierry en maison d'enfants ? Il répond que c'est parce qu'il ne cesse pas de faire des bêtises.

Formateur 2 - Il purge sa peine, en fait : c'est ce qu'il dit sans le dire. Deborah - Je ne sais pas s'il le vit comme ça. Je sens plutôt que

qu'il a ensuite peur de son père ! C'est avoir des choses une approche encore passablement linéaire. Car si l'enfant sait que son père à besoin qu'il ait peur de lui – pour que son autorité soit reconnue, par exemple ? Eh bien, alors, il prend le moyen le plus simple : parce qu'il est celui-dont-il-faut-qu'il-ait-peur-de-son-père, parce que c'est comme cela, il fait des bêtises pour bien montrer que cette peur est dans l'ordre des choses : elles en sont la vérification – ce qui « fait » que ce soit « vrai ». C'est d'ailleurs bien ainsi que le voit le père :

Le père - Il vaut mieux avoir peur avant qu'après.

Les oreilles exercées auront reconnu là un écho du vieil adage selon lequel la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

*Deborah - Et les autres, vous avez peur, vous aussi, de votre père ? Non, les autres n'ont pas peur (Dieu aurait-il raté son coup ?). Le fait que Thierry avait peur aurait-il alors permis aux autres de ne pas avoir peur ? Se serait-il sacrifié pour eux ?
Le père - C'est moi qui me sacrifie pour le faire vivre, ce n'est pas lui, tout de même !
Deborah - Vous croyez qu'il voudrait prendre votre place ?
Formateur 2 - Bravo !*

Cette séquence est à l'actif de Deborah, comme le montre la réplique du père qui se voit tout d'un coup débouté de sa position paternelle tandis qu'affleure l'enjeu du conflit que résout pour l'instant le rejet de la brebis galeuse dans les ténèbres extérieures,

« preuve évidente » de ce que l'autorité réside bien où elle doit être. Mais s'il affleure, l'enjeu n'est qu'effleuré, et Thierry reste le garant de l'autorité.

C'était peut-être une bonne question, accepte Deborah après s'être un instant demandé si ce « bravo » était du lard ou du cochon... N'empêche : le problème demeure. Il est que Thierry se sente responsable de tout dans la famille et qu'il le pose en ces termes : « c'est moi qui fais les bêtises », sans du tout le poser en termes de relations entre eux tous.

Formateur 2 - Tu ne vas pas lui demander, en plus, de faire ton boulot à ta place ! C'est ton travail, pas le sien... Or, pour le moment, toi aussi tu le responsabilises ou, plutôt, le confortes dans cette position qui est déjà la sienne. Au terme de la rencontre, Deborah est mal à l'aise car elle sent bien qu'elle a privilégié la piste selon laquelle Thierry est victime ; elle ne sait plus comment repartir pour faire apparaître les relations entre tous les membres de la famille au lieu de focaliser l'attention sur lui seul.

Quel est le problème pour cette famille ?

*Formateur 1 - Le placement pose-t-il un problème pour eux ? Je n'ai pas entendu vraiment cela dans le récit que tu as fait. Il semble à Deborah qu'il en pose un, maintenant, pour le père. Mais en quoi cela se manifeste-t-il ? Il le dit, peut-être : mais il n'a pas lutté contre les institutions diverses pour récupérer son fils.
Formateur 2 - En fait, ce gosse, il fait ce qu'il veut. Et le père transforme en « fugue » ce dont il ne s'est soucié en rien. D'autres se seraient inquiétés, au lieu de parler de « fugue ».*

En effet, le gamin n'a en rien fait une « fugue » : il a raté son train

... ne pas oublier qu'on est soi-même pris, quand on intervient, dans le champ des relations ...

ça lui sert d'échappatoire par rapport à la prison que serait pour lui le fait de rester en famille.

Nouvelle question : après quatre ans passés en internat, quel est maintenant le projet du garçon ? Revenir à la maison, répond-il. Bien, mais quel changement justifierait que maintenant il y revienne ?

Thierry - Avant, j'avais peur de mon père. C'est parce que j'avais peur de mon père que je faisais toutes ces bêtises.

Là, le lecteur risque d'être un peu interloqué : n'y aurait-il pas dans ces propos inversion de la cause et de l'effet ? Car enfin, « normalement », c'est parce qu'un enfant fait des bêtises,

et négligé de rentrer, c'est tout. Celui qui fugue en permanence est bien plutôt le père, toujours à éluder ses responsabilités ; Thierry dès lors ne fait que greffer sur ce premier thème paternel ce que les musiciens appellent la « réponse », imitation dans le ton de la dominante du thème exposé dans le ton principal : il « oublie » ce qu'il a à faire en tant que fils comme son père « oublie » ce qu'il a à faire en tant que père. C'est là un avertissement : il faut se garder de cautionner trop vite une telle qualification, car elle ne sert bien souvent qu'à masquer l'impéritie de celui qui la pose.

En effet, ce père ne pose pratiquement pas de limites. Il demande uniquement le retour des enfants à la maison à 19 heures et n'a strictement rien à faire de ce qui se passe pendant la journée pourvu que cela ne lui revienne pas aux oreilles, que ne puisse être évoqué devant lui qu'il manquerait à son rôle – comme le rappelle malencontreusement, via le non-

retour de Thierry, le coup de téléphone de l'institution ; alors seulement il se réveille de sa léthargie parentale. Mais, dans ces conditions, comment engager un travail avec lui ? *Formateur 1* - Question pertinente. Primo – cela risque de permettre une ouverture, on ne sait jamais – tu dois essayer de voir la femme. Il faudrait arriver à passer un contrat avec eux. Tu peux leur poser un certain nombre de questions : attendent-ils quelque chose ? Comment voient-ils le fait que tu leur rendes visite ? Pouvez-vous vous entendre sur un projet ? Tes observations sont pleines de bon sens et de finesse, mais qu'en fais-tu ?

Tu sembles avoir bien adhéré aux leçons reçues ici, tu as le souci de ne pas te limiter à une explication linéaire et cherches à discerner le contexte, mais tant que tu n'as pas défini avec eux, en te situant toi aussi dans ce contexte, ce que vous alliez faire de toutes ces observations, à quoi bon ? Qu'est-ce qui t'en empêche ? Toi, tu as un problème avec le placement : tu ne le vois pas comme une bonne chose. Et tu as vraisemblablement raison. Mais si tu es la seule à le voir comme ça, tu te retrouves avec tout sur les épaules, tu es la seule à vouloir porter cela. Ont-ils, eux, un problème qui passe par le placement ?

On voit là précisément où est la difficulté. Deborah fait bien une lecture systémique de la situation ; mais cela ne suffit pas : il faut encore intervenir de façon systémique, et pour cela « contextualiser »... C'est-à-dire, ne pas oublier qu'on est soi-même pris, quand on intervient, dans le champ des relations, et condamné, a priori, à y jouer le rôle que les partenaires veulent nous voir jouer pour que rien ne bouge. Qu'est-ce donc qui empêche Deborah de changer

de terrain ? Qu'est-ce qui fait qu'elle se retrouve ainsi partagée et mal à l'aise de l'être ?

Au deuxième jour de la deuxième session à laquelle il participe, Jean-Marie, qui aurait tendance à rationaliser un peu vite, remarque pertinemment : « Depuis que la formation a commencé, on bute régulièrement sur cette question fondamentale, que vous martelez tout aussi régulièrement : que peut-on faire pour vous ? » Cela le laisse songeur car il prend conscience du risque qu'il y a à être « tellement noyé dans la situation qu'on n'arrive pas à répondre à cette question ». Qu'il prenne patience : il verra que Deborah – mais elle en est à sa troisième année – va repérer assez vite où cela irrite la peau de l'âme.

Il semblait à Deborah avoir senti que ces quatre ans de placement avaient permis au père de s'assurer que les autres enfants ne seraient pas « contaminés », comme il le disait lui-même en reprenant l'image du fruit pourri qui contamine tout le panier. Il serait donc éventuellement prêt, pense-t-elle, à envisager le retour de Thierry.

Formateur 1 - Penses-tu que ce soit possible sans que soit assurée l'autorité du père ? Car le problème ne serait en rien résolu par purement et simplement un retour en famille : il resterait que, dès que surgirait un conflit, il y aurait à nouveau éjection de quelqu'un ; tant que la façon de voir le monde qui induit ce fonctionnement de régulation n'a pas été dénoncée pour ce qu'elle est, rien ne sera résolu. Le père étant venu en France comme réfugié politique, Deborah avait pensé à évoquer l'analogie entre sa situation et celle de son fils : on avait agi à l'égard de Thierry comme font les États qui, dès qu'il y a conflit, s'imaginent le régler et asseoir leur autorité par la mise dehors de ceux qu'on

Monnereaud



**On sait
ce qui va faire plaisir
à l'autre
et on lui en lâche un peu,
histoire de lui donner
quelque chose
à grignoter
pour qu'il nous laisse
en paix.**

qualifie alors de fauteurs de troubles ou de menaces pour la sécurité intérieure.

Formateur 1 - Ta remarque, une fois de plus, était juste, mais elle a été émise sans que cela soit vraiment resitué dans son contexte, dans l'ensemble des relations au sein de la famille et avec l'institution. Tu aurais pu, par exemple, filer la comparaison jusqu'à dire que Thierry était réfugié politique dans la maison d'enfants... dire les choses carrément... et tu aurais vu comment le père réagissait à cette nouvelle usurpation de sa part, au besoin en réitérant alors la question que tu avais déjà posée : « Vous croyez qu'il veut prendre votre place ? » Mais tu n'as pas non plus poursuivi sur la piste entamée. Dès lors, c'était assurément une conversation intelligente, mais sans se donner d'objectif. Quelle était la visée thérapeutique de cette remarque ? C'est que, dit Deborah, elle ne savait plus très bien où elle en était ni comment s'y prendre, quel objectif envisager, et elle ne le voit toujours pas.

Formateur 2 - Dis-le leur. Fais de ton problème leur problème. Dis-leur : « Voilà : mon problème est que, me semble-t-il, le placement de Thierry ne vous pose aucun problème ; alors, je me demande ce que je fais avec vous. » Essaie de les amener à se poser avec toi certaines questions, qui vont d'ailleurs se poser : comment envisager

le placement dans les années à venir ? Comment envisager le moment où Thierry deviendra majeur et où la maison d'enfants ne le recevra plus ? Etc. Tu peux penser à un certain nombre de questions de ce genre qui permettraient de se donner ensemble des objectifs.

Formateur 1 - Et que ce ne soit pas le gamin à lui tout seul qui décide de tout, mais les parents dans un contrat avec toi.

Formateur 2 - En fait, pour le moment, tu protèges le système en place selon lequel les mères et les parents ne remplissent pas leur rôle, puisque c'est un enfant qui, à lui tout seul, maintient l'équilibre de toute la famille. Car tu te coupes, comme nous disons, avec cette logique.

Tu les protèges en confortant leur construction du monde au lieu de leur faire apparaître que c'est une construction, rien de plus, en ne te laissant pas embarquer sur ce terrain. Tu ne parentifies pas toi-même l'enfant, mais tu confirmes ce qui est déjà. Comment éviter d'être trop protectrice... à ce moment-là, tu verras, quelque chose bougera... et il te faudra veiller car tu ne contrôleras plus grand-chose. Pourquoi protèges-tu cet équilibre ?

Ne nous roule pas

Deborah - Je n'en avais pas conscience.

Formateur 2 - Deborah, ne nous roule pas.

Deborah - J'ai toujours fait ça. Dans ma famille, c'était moi qui maintenais l'équilibre.

Formateur 1 - En quoi ? Comment ? Sois précise. Tu nous lances une cacahuète en pensant que nous allons nous amuser avec... On vérifie.

Le coup des cacahuètes est une astuce habituelle. On sait ce qui va faire plaisir à l'autre et on lui en lâche un peu, histoire de lui donner quelque chose à grignoter pour qu'il nous laisse en paix. Un des artistes en la

matière est certainement Jérôme quand il expose une situation en lâchant petit à petit des âges, des dates... et tout le monde de se mettre à calculer pour essayer de s'y retrouver et de discerner quelque chose à travers les « rideaux de fumée » qu'il souffle avec parcimonie. Chaque fois que vient une question précise, il ne sait plus, il a oublié... résultat : il inverse la demande. C'est le superviseur qui se retrouve en position de demandeur, qui, pour peu qu'il s'y laisse prendre, implore qu'on veuille bien l'aider. C'est une expérience intéressante, car il faut savoir que les patients sont experts à cet exercice. Une de leur tactique favorite est d'amener le professionnel à poser les questions auxquelles ils savent à l'avance ce qu'ils répondront. Voilà celui-ci en position de demandeur et sans plus aucune chance de débusquer leur demande à eux... ce qu'ils ne manqueront pas de lui reprocher : quel intérêt peut en effet présenter pour eux quelqu'un qui ne les fait pas avancer d'un pouce ! Et de conclure, non sans raison, que « tout ça ne sert à rien ». Ainsi fait Deborah, qui est très maligne ; mais la pauvre est tombée sur un os. C'est que parler, ici, engage. Le poisson ne mord pas à l'hameçon : il prend le fil, et il tire.

Deborah - Ma mère était très proche de mon frère ; moi, j'étais très proche de mon père. Cela rétablissait l'équilibre : chacun le sien.

Formateur 2 - Peux-tu essayer de moins théoriser ? Tu nous poses l'équation de la Roberval familiale. Essaie de trouver un fait, un seul fait. Ne rationalise pas.

Problème ou solution ?

Deborah raconte alors que son frère, quand il était petit,

faisait des colères, qu'il partait pieds nus dans la rue et que le père courait après lui pour le rattraper et lui flanquer une rouste. D'où venaient ces colères ? Probablement une opposition entre le père et le fils sur quelque point que le père voulait imposer ; mais Deborah ne se rappelle rien de précis. En revanche, elle a le sentiment, elle, que son père ne lui a jamais rien imposé. Et elle se souvient que dans ces circonstances elle protégeait son frère en s'interposant entre le père et lui... ce qui ne signifie pas, précise-t-elle bien, que leur père était violent. Simplement, elle voulait protéger son frère.

Formateur 2 - Tu le protégeais, mais ton père n'était pas violent... comment appelles-tu ce contre quoi tu éprouvais le besoin de le protéger ?

Formateur 1 - Et ta mère, là-dedans ? Leur mère était présente, mais très mal à l'aise en voyant mettre à mal son fils chéri ; elle reconnaissait qu'il méritait une correction, mais sans s'en mêler. Deborah se rappelle une scène qui s'était déroulée dans la cuisine... mais, dans son souvenir, elle ne « voit » pas sa mère ; elle est gommée de l'image, elle l'a comme éliminée. Peut-être était-elle à se lamenter dans un coin : « Il va lui faire mal ! » Si elle ne « voit » pas sa mère, elle « entend » cette crainte.

Formateur 2 - Donc, tu penses que ta mère voyait ton père comme quelqu'un de violent. Deborah, là, marque un temps de silence ; manifestement, ce qu'elle découvre de cette image de son père a du mal à émerger.

Deborah - Vous croyez que les autres le ressentait comme cela ?

Formateur 1 - Pourquoi « les autres » ? Toi, si tu ne le voyais pas comme tel, pourquoi t'interposais-tu entre lui et ton frère ?

Formateur 2 - Quel rapport vois-tu entre ce que tu racontes

maintenant de ton enfance et la situation qui te préoccupe ? Curieusement, Deborah ne relève pas le passage de la mère par pertes et profits. Elle retient la violence du père, que dit Thierry et qu'elle a ressentie un jour que, en l'absence du garçon, le père menaçait de « le laisser raide » s'il continuait à faire des bêtises. Ce jour-là, elle a eu très peur. Elle a dit au père que cela la mettait très mal à l'aise, que la loi française n'autorisait pas n'importe quel traitement à un enfant, et qu'elle était encore plus mal à l'aise de ce qu'il ait dit cela devant elle. Alors, elle s'est demandé comment protéger l'enfant.

Formateur 1 - Là, tu parles comme ta mère : « Il va lui faire mal ! »

Tu te demandes, mais tu ne fais rien. *Deborah* - Ma mère m'utilisait, alors, tu crois, pour faire ce qu'elle n'osait pas faire ?

Formateur 1 - Tu interférais dans le conflit, en partie, pour protéger ta mère, ça paraît clair. Ça lui évitait d'avoir à intervenir.

Deborah - Et ça marchait : mon père se calmait.

Formateur 1 - Ce que ta mère n'aurait peut-être pas obtenu. En cela tu étais donc meilleure que ta mère...

Deborah - Je me retrouve toujours dans cette situation. Par exemple, l'autre jour, l'éducatrice en chef voulait taper un enfant ; et moi de lui dire : « Depuis quand fait-on cela ? » ; ensuite, elle m'a dit ne l'avoir pas fait. Est-ce qu'en agissant ainsi, je n'arrête pas des processus ?

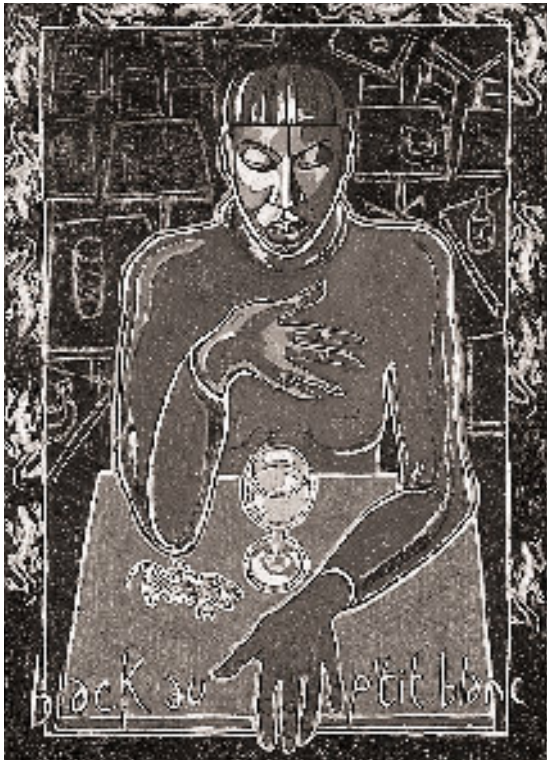
Formateur 2 - Il ne faut pas confondre : il y a deux problèmes, là. D'une part : fait-il ou non problème pour toi de jouer le rôle de fusible « anti-clash ? »

D'autre part : quand tu ne seras pas là pour remplir ce rôle, que se passera-t-il ? Ce sont deux questions différentes.

Deborah - Le problème, c'est que d'agir ainsi ne modifie en rien le système.

Formateur 2 - Merci pour la récitation... Deborah, tu es parfaite, mais tu ne dis toujours pas en quoi c'est là un problème que tu vis. Tu dis jouer ce rôle tout le temps. Quelle mouche te pique pour que maintenant tu veuilles arrêter ? Pourquoi arrêter ? Que veux-tu travailler avec nous ? Tu joues les régulateurs de tension... Tu vois Thierry jouer les régulateurs de tension... Vous vous observez mutuellement en train de jouer les régulateurs de tension... Il n'y a là que des avantages partout et pour tout le monde. En outre, ça permet de maintenir le placement tout en disant qu'on veut y mettre fin. Je ne vois là aucun problème mais bien une solution. La solution que tu as toujours adoptée depuis que tu es petite et qui a en effet permis de maintenir l'équilibre de ta famille.

Ainsi en va-t-il : dans bien des cas, ce qui paraît être un problème est une fait une solution ou, plus exactement, fonctionne comme la solution qui permet d'apaiser les tensions sans avoir à faire monter à la lumière les enjeux relationnels ; alors, bien évidemment, ce problème, on le protège. On l'a vu déjà avec l'intégration de l'hôpital dans le maintien de l'homéostasie familiale. On le retrouve ici au cœur même de l'empêchement à une intervention qui permettrait la mise au jour de la construction à l'origine d'un placement. Par quel mécanisme ? C'est assez clair et Deborah elle-même a pointé le doigt dessus : si elle s'est attachée à la souffrance de ce garçon, c'est qu'elle y retrouve la sienne, qu'elle s' imagine qu'il est peut-être le maillon d'une logique qu'elle connaît fort bien pour l'avoir vécue elle-même à la même place et continuer de la vivre parce que c'est cela, pour elle comme pour lui, « être enfant » : protéger l'équilibre



Monneraud

familial ; cela « être père » : être violent ; cela « être mère » : être absente. Ainsi, souvent, les problèmes que nous rencontrons sont-ils en fait des solutions de jadis pour nous. Quand on a compris cela, on comprend que ce que l'on voit comme problème n'en est souvent pas un objectivement : c'est le nôtre.

Bien sûr, on pourra trouver que c'est là brosser à coups de hache un portrait dont on pense peut-être qu'il appelle plus de nuances. Mais est-il sûr que nos croyances s'embarrassent de la nuance ? Bien plutôt fonctionnent-elles selon un principe que nous connaissons tous. Les hellénistes l'appellent l'adjectif homérique – Achille-aux-pieds-légers, l'aurore-aux-doigts-de-rose, la mer-lie-de-vin, etc. ; les hommes de théâtre l'appellent un emploi : la soubrette, le jeune premier ; les fauconniers l'appellent le leurre – et le rapace de revenir à peine aperçu ce morceau de cuir rouge vaguement évocateur d'une proie ; les éthologues l'appellent joliment, par exemple,

la parade amoureuse – et l'épinoche s'orne d'une certaine couleur en sa partie dorsale, et voici que l'autre épinoche adopte le comportement qui mènera au rapprochement final, etc. Sélectionner deux ou trois attributs, toujours les mêmes désormais, grossir le trait, tout dessinateur le sait bien, c'est la meilleure façon de rendre reconnaissable au point qu'il ne soit plus besoin de réfléchir : le signe par là se meut en signal qui provoquera d'emblée l'attente ou la réponse qui lui est associée.

Toute construction, au sens où l'on entend ici ce mot, est par essence même réductrice. Le problème n'est pas là : il est de la reconnaître pour ce qu'elle est, seule façon d'être capable, un jour, de composer avec elle et d'en jouer pour n'en être plus le jouet. De redonner à ce qui ne fonctionne que comme signal sa dignité de signe suscitant l'intelligence. Que ce qui jusque-là fonctionnait quasi automatiquement comme une solution apparaisse

comme un problème est un premier entrebâillement. Reste à ouvrir la porte, mais c'est alors pour avancer en terre inconnue.

Deborah - Ce qui a été pour moi jusqu'à maintenant une solution ne l'est peut-être pas dans la situation présente, et en particulier dans celle de Thierry.
Formateur 1 - Tu semble oublier que les gens comptent sur toi pour cela. Voudrais-tu les trahir ? Et te sens-tu capable d'être déloyale à l'égard de ta famille ?

La question peut sembler saugrenue. Si pourtant nous sommes tellement attachés à notre « vision du monde », ce n'est pas seulement parce qu'elle est ce que nous connaissons et sans quoi nous nous retrouvons perdus, acculés au risque d'une autre solution que celle que nous avons toujours pratiquée ; c'est aussi que cette solution était ce par quoi s'exprimait notre loyauté à l'égard de nos parents. Peut-on, sans se sentir coupable, manquer

à son devoir ? Il y a, dans la réplique suivante de Deborah, comme un accent de rébellion contre un destin auquel on l'aurait condamnée.

Mais rébellion n'est pas révolution. Si dire « non » est un premier moment, il faut réapprendre à dire « oui » et s'en donner les moyens concrets : « Moi qui me suis dit [...] dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan ! »
(A. Rimbaud, *op.cit.*, *loc. cit.*)

Deborah - Je n'ai pas envie d'être indispensable : à ce compte-là, il faudrait que j'intervienne pendant des années : je voudrais que les gens arrivent à se supporter sans avoir besoin de moi pour cela.

Tel est le secret du contrôle. Ce n'est point de surveiller que ceci ou cela a été ou non bien fait. Bien ou mal, là n'est pas la question. Plus : ceci ou cela, à quoi on feint d'attribuer de l'importance, là non plus n'est pas la question. Pour tout dire, on s'en moque éperdument. Ce qui compte, c'est de vérifier que se passe bien ce qui doit se passer ...

Formateur 2 - Sois concrète, Deborah, sans quoi tu vas effectivement devoir intervenir encore pendant des années. Quel est ton but précis ?
Deborah - Le retour possible de Thierry chez lui.
Formateur 2 - Bien, c'est sans doute la bonne route... mais elle sera longue. De toute façon, à dix-huit ou vingt et un ans, il retournera chez lui car personne ne l'aura préparé à autre chose... Je ne vois rien pour l'instant qui fasse qu'il pourrait s'en tirer. Tout concourt à l'enfoncer. Tu sers assurément à quelque chose pour le moment : à maintenir le placement. Ce n'est pas rien. Mais que veux-tu avec eux ? Le retour, dis-tu. Bien. Mais cela suppose un certain nombre de choses, et tu le sais. Pour

le moment ces conditions ne sont pas remplies... et l'institution, comme il est de sa nature (*cf. infra* chapitre 4), n'a en rien l'intention de renvoyer ce garçon dans sa famille. Tu es peut-être la seule à le vouloir. As-tu au moins déjà vérifié que tu n'étais pas la seule ?
Deborah - J'ai l'impression de n'être pas seule, je l'ai dit.
Formateur 2 - Ne te contente pas des impressions, Déborah. Vérifie... fais comme nous ! Ne te contente pas de déclaration d'intention. Vérifie les ressources dont tu disposes. Les ressources institutionnelles : pour le moment, tu as neutralisé l'institution, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant : il te faut aussi être sinon appuyée du moins autorisée par elle à faire ce que tu envisages. Les ressources parentales, et pour cela il te faut

voir tout le monde, y compris la femme qui tient lieu de mère.
Deborah - Thierry veut le retour. Et son père dit être prêt à passer l'éponge si un projet en ce sens se met en place.
Formateur 2 - Le fils parle comme un père, en disant « je veux »... et le père parle comme un fils, en voulant bien suivre... tu as du travail en perspective : à qui revient-il d'avoir un projet ? A qui revient la responsabilité ? C'est à toi de décider de tout cela : ils ne le feront pas pour toi.

LA VÉRIFICATION

Et il leur serra la main à plusieurs reprises ; il ne cessa que quand il crut voir que ces gens, habitués à l'atmosphère des bureaux, supportaient difficilement l'air relativement frais qui venait de l'escalier.

F. Kafka, *ibid.*, p. 145.

Pourquoi une fatalité ?

Ce moment d'une supervision parmi d'autres est particulièrement exemplaire par sa limpidité comme illustration de l'intérêt qu'il y a à aller feuilleter les strates de notre histoire familiale, c'est pourquoi il a paru utile de s'y attarder un peu : là, comme aurait dit Jean-Marie, on voit « la boucle se boucler ». Il permet aussi d'envisager une réponse à la question laissée en suspens à la fin du chapitre précédent : pourquoi faisons-nous nôtre la théorie de la transmission comme « lignagère » de certains comportements ? Il s'agissait en l'occurrence de la maltraitance, en quoi, à juste titre, nous voyons un mal ; mais la chose, on y pense moins, vaut tout autant pour ce que l'on considère comme de bons traitements... est-il toujours sûr qu'ils permettent l'éclosion de la liberté et de la responsabilité, s'il est vrai, comme le dit Kant, qu'on n'éduque pas à la liberté, mais *dans* la liberté⁵ ? Après tout, on peut tout aussi bien voir une « bonne attitude » comme l'accomplissement d'une manière de destin qui, à l'instar de celui mis en scène par les tragiques grecs reprenant certains mythes – des Atrides dans *l'Orestie*⁶, des Labdacides avec le cycle d'Édipe⁷ – se perpétuerait de génération en génération. Une première explication à notre propension à épouser le thème de la fatalité serait bien sûr – est-il besoin de le rappeler maintenant ? – que cette belle ordonnance linéaire, selon ce que Descartes appelait la « chaîne des raisons », en écho anticipé à la « chaîne des signifiants » des linguistes, permet, tout en la déplorant quand elle paraît mortifère, d'évacuer rapidement la question puisque, les choses étant ce qu'elles sont, on n'y pourrait rien changer : « Tel père, tel fils », la prétendue sagesse des nations ne s'embarrasse pas plus de nuances que nos croyances.

⁵ « J'avoue que je ne puis me faire à ces façons de parler dont se servent même des gens fort sages : "Tel peuple (en train d'élaborer sa liberté et ses lois) n'est pas mûr pour la liberté", "Les serfs de tel grand seigneur ne sont pas encore mûrs pour la liberté"; "Les hommes d'une manière générale ne sont pas encore mûrs pour la liberté de croyance". Mais dans cette hypothèse, la liberté n'arrivera jamais, car on ne peut mûrir à la liberté qu'à la condition préalable d'être placé dans cette liberté (il faut être libre afin de pouvoir user comme il convient de ses facultés dans la liberté). »
(E. Kant, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? », in *Philosophie de l'histoire*, Paris, Aubier, 1947.)

⁶ Eschyle, *Agamemnon*, *Les Choéphores*, *Les Euménides*.

⁷ Sophocle, *Édipe roi*, *Édipe à Colonne*.

C'est peut-être oublier un peu vite la conclusion de *l'Orestie*, où Eschyle enseigne aux Athéniens que le cycle peut-être rompu par, précisément, la démocratie, c'est-à-dire la responsabilisation de tous, et les farouches Erinyes se muent en Euménides, en bienfaitrices, par la grâce de la parole échangée. Une deuxième réponse, qui touche à notre fond culturel non plus « rationnel » mais plus poétique, est que ces mythes auxquels il a été fait allusion hantent peu ou prou notre imaginaire collectif. Mais alors comme se fait-il qu'on en ait évacué, comme par un fait exprès, cette conclusion de *l'Orestie* pour ne retenir, comme le mettra en scène Sartre en 1943 dans *Les Mouches*, que les mouches qui harcèlent Oreste, ou comme fera Freud, oublieux lui aussi de *l'Œdipe à Colonne* de Sophocle, que le crime d'Œdipe vaticiné par l'oracle ? Qu'est-ce qui en nous résonne si intensément à ces moments de ces histoires que le reste n'en est plus audible ? Comment se fait-il que fonctionnent comme le leurre auquel nous nous laissons prendre tels traits – Œdipe-qui-tue-son-père-et-épouse-sa-mère, Oreste-poursuivi-par-les-déesse-de-la-vengeance – plutôt que tels autres : Œdipe-bienfaiteur-de-la-cité d'Athènes, par exemple, ou Oreste-prétexte-au-premier-tribunal-démocratique ?

La protection

Si nous avons retenu tels traits plutôt que tels autres, c'est vraisemblablement parce qu'ils nous rassurent, parce qu'ils consonnent avec ce que notre vision du monde nous donne à voir comme concourant à nous maintenir dans l'être. Voilà qui peut paraître paradoxal, provocateur même peut-être : comment prétendre que ces horreurs nous rassureraient ? Bien plutôt nous inquiéteraient-elles ! Bien plutôt cette fatalité

monstrueuse abattra-t-elle notre courage, semble-t-il, sauf à se complaire à jouer les Don Quichotte, à épouser les causes perdues d'avance. En quoi donc ces traits pourraient-ils nous rassurer ? En ceci : ils protègent cette vision du monde que nous avons construite dans notre enfance. Ils la confortent. Or, pour ainsi dire, tout est bon à prendre qui remplit cet office, on fait feu de tout bois, dût-on enfumer l'entourage. Tout est bon, y compris ce qui, aux yeux de quelqu'un d'autre, peut paraître aberrant.

On se souvient qu'Agathe vit avec un compagnon qui, à l'occasion, pourrait devenir violent quand il a bu, et qui, dit-elle, « insécurise les enfants ». On se souvient aussi de ce que sa mère disait à Agathe enfant et à ses frères et sœurs d'avoir pitié de leur père, qu'il était « malade ». Maintenant, Agathe aimerait « vivre et arrêter de disserter » ; mais elle il y a du mal ! Dans son cas pourtant, ce serait assez simple.

Elle pourrait commencer par dire à son ami d'arrêter de boire, et agir en conséquence.

Alors qu'elle se décrit comme un thérapeute qui se contente de regarder et de dire, comme sa mère, en une belle fidélité à sa mémoire, en une belle loyauté d'enfant : « Il est malade. »

Elle commente son attitude, elle râle d'avoir à supporter « un troisième enfant » incapable de s'occuper des deux enfants qu'ils ont ensemble. Elle travaille, elle est absente, elle lui demande de leur faire faire leurs devoirs avant de les coucher... et voici que, quand elle rentre le soir, rien n'est fait, ils ne sont pas couchés, et lui, il sirote...

« Ce n'est pas possible, que fais-je avec un individu pareil ? », se demande-t-elle en elle-même. Pourtant, elle ne dit rien.

Mais elle enregistre, elle note :

« Je savais bien que tous les hommes sont comme ça », et elle vérifie : en effet, ils sont bien comme ça, tous comme son père, tous comme sa mère le voyait, des irresponsables. Et, en ne faisant rien, elle maintient qu'il en est bien ainsi. Quant à son compagnon, lui, il pense qu'elle ne peut rester qu'avec quelqu'un de minable – et que pourrait-il penser d'autre ? Alors, que penseriez-vous qu'il fit ? Le minable, bien sûr. Ainsi la protège-t-il : il lui offre confirmation de ce qu'elle croit qu'est le monde et lui permet de vérifier quotidiennement qu'il en est bien ainsi. Même sa violence, quand éventuellement elle se manifeste, participe de cette protection. Sans doute Agathe y voit-elle un signe d'agressivité, un « mouvement revendicatif », comme elle dit, avec sur le bout de la langue le qualificatif « adolescent »... Et c'est justement en quoi ce mouvement, qui peut paraître agressif à son égard

Monnereaud



à première vue, est au contraire protecteur : c'est une façon de conforter et de protéger sa construction du monde ; mais faute de l'analyser dans son contexte, elle ne le voit pas ainsi.

Ce renversement en son contraire de la signification qu'immédiatement nous prêtons à un certain nombre de comportements, verbaux ou agis, peut assurément étonner. Certains même pourront s'en scandaliser : « Son compagnon la frapperait pour la protéger ! N'est-ce pas là revenir au fameux " qui aime bien châtie bien " et autres vieilles lunes qui ont fait le malheur de tant de gosses, comme on voit avec l'évêque du *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman (1983) et dont Alice Miller a dénoncé la perversité dans *L'Enfant sous terre*⁸. » Mais il ne s'agit pas d'une quelconque apologie de la brutalité, ni de quelque autre comportement que ce soit, il s'agit d'analyser quel sens ils ont.

Le contrôle

On respire. Mais, là encore, qu'on ne se méprenne pas : il ne s'agit pas non plus d'envisager cette hypothèse comme éventuellement acceptable... On en conviendrait peut-être, cela ferait un intéressant sujet de conversation, de séminaire même à l'occasion et on pourrait en faire un livre... Non : on ne s'en tirera pas sans « y être passé ».

Formateur - Que veux-tu changer chez toi ? En général, quand on pose cette question, on obtient comme réponse ce que les gens ne veulent surtout pas voir changer... tout en disant le vouloir. J'ai, dans la pièce où je reçois mes patients, une baguette en plastique avec des bouts de papier d'argent colorés à l'intérieur ; je la donne aux enfants en leur disant que c'est une baguette magique, et je leur pose cette question...

Agathe - Je voudrais ne plus être tout le temps en train de contrôler ce qui se passe.

Formateur - Pourquoi donc chercher à contrôler ?

En général, plus quelqu'un se rend compte qu'il est contrôlé, plus il se montre incontrôlable... c'est un mauvais calcul.

Agathe - Peut-être. Mais ça me rassure.

Formateur - C'est un cycle infernal : pour te rassurer, tu contrôles ; se sentant contrôlé, il se fait encore plus incontrôlable ; tu es donc encore plus inquiète et contrôles encore plus, etc. Il t'est déjà arrivé de contrôler vraiment quelqu'un ?

Agathe - Je crois que j'ai de l'influence sur ma sœur.

Formateur - Sois précise.

Agathe - J'ai du mal à trouver des détails. Je suis plus à l'aise quand il s'agit de parler en général.

Formateur - Pardi : tu veux me contrôler, moi aussi. Tu veux me maintenir en terrain connu, où tu es à l'aise. Et plus je vais insister pour que tu me parles de choses précises, particulières, plus tu vas vouloir me répondre en termes généraux. Ainsi s'engage entre nous un processus d'escalade, comme il s'en engage entre ton compagnon et toi.

Nous reproduisons le schéma que mettais en œuvre ta mère avec ton père. Elle parlait de lui en termes généraux : il est « malade » ; alors, lui, il se rendait de moins en moins contrôlable, prévisible – c'est aussi la signification de ce qu'on appelle des « accès de violence », qui surgissent au moment où, dit-on, on ne les attend pas – et tout le monde se sentait de moins en moins en sécurité. Comme toi, maintenant, ici, car tu ne sais où cela va te mener. Mais, **Agathe**, quand on veut contrôler à un point tel qu'on ne contrôles plus rien, pourquoi continuer ? **Agathe** - Aucun changement n'est possible, alors, puisque je réagis encore comme ça.

Formateur - Où vas-tu chercher que je pense ça ?

Tel est le secret du contrôle. Ce n'est point de surveiller que ceci ou cela a été ou non bien fait. Bien ou mal, là n'est pas la question. Plus : ceci ou cela, à quoi on feint d'attribuer de l'importance, là non plus n'est pas la question. Pour tout dire, on s'en moque éperdument. Ce qui compte, c'est de vérifier que se passe bien ce qui doit se passer : que ceci ou cela n'est effectivement pas fait, si c'est là ce que prédit notre vision du monde ; que ceci ou cela est effectivement fait, si c'est là ce que prédit notre vision du monde. Peu importe le contenu pourvu qu'on ait la vérification. C'est, comme diraient les logiciens, une opération purement formelle. C'est pourquoi elle peut aussi bien porter sur des enjeux « importants » que sur le détail apparemment le plus « anodin », comme dit ce procureur de la République, oublieux de ce que rien n'est anodin ou important qu'à proportion de l'investissement dont c'est l'objet, aux journalistes l'interrogeant sur une gamine qui avait poignardé sa camarade de classe. C'est pourquoi tout est bon qui permet de vérifier, de la façon de ranger ou non son verre à dents au fait de se retrouver ou non à l'hôpital pour coups et blessures. Voilà qui inquiète un peu : d'une certaine façon, nous contrôlons et vérifions tous, tout le temps. Parfois, nous pouvons nous surprendre à le faire. C'est quand nous disons : « Je le savais bien, qu'il ou elle finirait par faire ça, je l'aurais prédit. » Qu'on se rappelle le sentiment éprouvé quand à l'occasion un tel jugement a visé un acte que nous avons nous-mêmes posé ou commis : c'est tout simplement insupportable tellement on se sent pris au piège, avec ce pressentiment, juste

le plus souvent mais très rarement analysé, que, ce piège, l'autre nous l'a tendu. En effet, pose-t-on la question : « Pourquoi dis-tu cela ? », et l'autre de répondre par telle ou telle caractéristique qu'il nous voit à nous : « Parce que tu es comme ceci, parce que tu réagis toujours comme cela », dit-il ; qui a jamais entendu répondre : « Parce que c'est comme ça que je vois les choses et tu n'y es pour rien, sinon en cela peut-être que, à ton insu, tu as voulu me rassurer, tu as voulu protéger ma façon de voir les choses ; alors, tu as agi comme tu pensais que j'en avais besoin » ? Alors, comme le compagnon d'Agathe, on se sent manipulé et

une telle idée ? » Il n'est pas non plus son compagnon : il ne baisse pas les bras de rage impuissante – « Puisque c'est comme ça... » – ni ne se cabre en une revendication adolescente – « Avec toi, de toute façon, c'est toujours pareil... » Il lui demande : « Où vas-tu chercher que je pense cela ? » : il lui parle, à elle aujourd'hui et non à la petite fille loyale à l'égard de sa mère. La conversation peut donc reprendre, et Agathe peut en venir à parler d'un fait concret. Quand on s'en rend compte, on a souvent honte du ridicule qu'il y a à être monté sur ses grands chevaux pour des peccadilles ; mais on peut avoir honte aussi à plus juste titre :

le professionnel ne se laisse pas embarquer dans des considérations de cet ordre, même s'il doit s'adapter à la culture de son client, et qu'il maintienne vigoureusement son exigence de précision : avec qui ? où ? à quelle date ? à quelle heure ? etc., c'est que les choses par là émeuvent au sens étymologique de ce mot : elles nous mettent en mouvement.

Et elles mettent en mouvement, aussi, les patients. Quand ils arrivent, ils sont tous habités par leur problème, ce qui se double d'une anxiété : quelles questions va-t-on me poser, comment dois-je me comporter pour ne pas paraître ridicule, comme dois-je répondre pour ne pas m'enfermer, etc. Tout autant d'obstacles à ce que puisse s'enclencher un processus libérateur : ils sont sur leur garde. Leur poser des questions précises, et apparemment incongrues parfois tant elles ont l'air anodines voire, à leurs yeux, sans intérêt aucun, les décentre de cette anxiété.

(C'est une technique éprouvée des groupes d'intervention anti-terroristes lors des prises d'otages, quand par exemple les ravisseurs demandent de la nourriture, que de multiplier les questions du style : jambon cru ou cuit ? avec du beurre ou non ? avec de la moutarde ? du ketchup ? etc.). Parfois, cela ne marche pas, les patients veulent à tout prix ramener « au fait », ce qui est une indication : ils veulent garder le contrôle de ce qui se passe et ne se laisseront pas aisément ébranler dans leurs positions. Une possibilité alors est de leur dire qu'on est dans une phase « d'observation » – ce que l'on peut faire durer pour se donner du temps – en leur donnant le sentiment, qui les valorise à leurs propres yeux et les rend donc plus coopératifs, qu'on a besoin

...ils veulent garder le contrôle de ce qui se passe et ne se laisseront pas aisément ébranler dans leurs positions.

la rage peut nous prendre comme elle a pris Nicolas ; ou le désespoir de se faire jamais entendre, puisque, de toute façon, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, ce sera toujours récupéré comme le fait ici la dernière réplique d'Agathe.

C'est là un dernier sursaut du contrôle : en outre il en donne à voir l'essence quasi à l'état pur. Là, il abat ses cartes, car c'est bien cela que sans arrêt il vérifie : il n'y a pas de changement, tout est bien comme ce doit être. À la question du formateur, la réponse est superflue tant il est clair désormais « où » nous allons chercher « cela ». D'ailleurs, réduite à quia, Agathe n'y répondra pas : elle pleure.

Sois concrète

Mais le formateur n'est pas Agathe : il ne lui demande pas, en général : « Où vas-tu chercher

ce sentiment de honte ne rend pas facile ce qui ressemble dès lors à une sorte d'aveu. Là pourtant n'est pas la raison majeure qui rend si difficile d'entrer dans les détails et si tentant de se réfugier, c'est on l'a vu une ruse du contrôle, dans des propositions d'ordre général, comme on s'y livre avec une touchante application dans tant de réunions dites de « synthèse » – justement – où il s'agit de cerner un cas, comme on cerne une ville, en se gardant bien de se demander où, à quelle heure, à propos de quel geste, de quel mot, chacun a contraint le patient à lever un à un ses pont-levis, avant d'ouvrir les vannes qui vont remplir les douves, pour conclure qu'en effet, désormais, il n'y a pas grand-chose à faire avec lui, on ne sait plus comment l'approcher. S'il est si important que

le plus souvent mais très rarement analysé, que, ce piège, l'autre nous l'a tendu. En effet, pose-t-on la question : « Pourquoi dis-tu cela ? », et l'autre de répondre par telle ou telle caractéristique qu'il nous voit à nous : « Parce que tu es comme ceci, parce que tu réagis toujours comme cela », dit-il ; qui a jamais entendu répondre : « Parce que c'est comme ça que je vois les choses et tu n'y es pour rien, sinon en cela peut-être que, à ton insu, tu as voulu me rassurer, tu as voulu protéger ma façon de voir les choses ; alors, tu as agi comme tu pensais que j'en avais besoin » ? Alors, comme le compagnon d'Agathe, on se sent manipulé et

une telle idée ? » Il n'est pas non plus son compagnon : il ne baisse pas les bras de rage impuissante – « Puisque c'est comme ça... » – ni ne se cabre en une revendication adolescente – « Avec toi, de toute façon, c'est toujours pareil... » Il lui demande : « Où vas-tu chercher que je pense cela ? » : il lui parle, à elle aujourd'hui et non à la petite fille loyale à l'égard de sa mère. La conversation peut donc reprendre, et Agathe peut en venir à parler d'un fait concret. Quand on s'en rend compte, on a souvent honte du ridicule qu'il y a à être monté sur ses grands chevaux pour des peccadilles ; mais on peut avoir honte aussi à plus juste titre :

le professionnel ne se laisse pas embarquer dans des considérations de cet ordre, même s'il doit s'adapter à la culture de son client, et qu'il maintienne vigoureusement son exigence de précision : avec qui ? où ? à quelle date ? à quelle heure ? etc., c'est que les choses par là émeuvent au sens étymologique de ce mot : elles nous mettent en mouvement.

Et elles mettent en mouvement, aussi, les patients. Quand ils arrivent, ils sont tous habités par leur problème, ce qui se double d'une anxiété : quelles questions va-t-on me poser, comment dois-je me comporter pour ne pas paraître ridicule, comme dois-je répondre pour ne pas m'enfermer, etc. Tout autant d'obstacles à ce que puisse s'enclencher un processus libérateur : ils sont sur leur garde. Leur poser des questions précises, et apparemment incongrues parfois tant elles ont l'air anodines voire, à leurs yeux, sans intérêt aucun, les décentre de cette anxiété.

(C'est une technique éprouvée des groupes d'intervention anti-terroristes lors des prises d'otages, quand par exemple les ravisseurs demandent de la nourriture, que de multiplier les questions du style : jambon cru ou cuit ? avec du beurre ou non ? avec de la moutarde ? du ketchup ? etc.). Parfois, cela ne marche pas, les patients veulent à tout prix ramener « au fait », ce qui est une indication : ils veulent garder le contrôle de ce qui se passe et ne se laisseront pas aisément ébranler dans leurs positions. Une possibilité alors est de leur dire qu'on est dans une phase « d'observation » – ce que l'on peut faire durer pour se donner du temps – en leur donnant le sentiment, qui les valorise à leurs propres yeux et les rend donc plus coopératifs, qu'on a besoin

...ils veulent garder le contrôle de ce qui se passe et ne se laisseront pas aisément ébranler dans leurs positions.

la rage peut nous prendre comme elle a pris Nicolas ; ou le désespoir de se faire jamais entendre, puisque, de toute façon, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, ce sera toujours récupéré comme le fait ici la dernière réplique d'Agathe.

C'est là un dernier sursaut du contrôle : en outre il en donne à voir l'essence quasi à l'état pur. Là, il abat ses cartes, car c'est bien cela que sans arrêt il vérifie : il n'y a pas de changement, tout est bien comme ce doit être. À la question du formateur, la réponse est superflue tant il est clair désormais « où » nous allons chercher « cela ». D'ailleurs, réduite à quia, Agathe n'y répondra pas : elle pleure.

Sois concrète

Mais le formateur n'est pas Agathe : il ne lui demande pas, en général : « Où vas-tu chercher

ce sentiment de honte ne rend pas facile ce qui ressemble dès lors à une sorte d'aveu. Là pourtant n'est pas la raison majeure qui rend si difficile d'entrer dans les détails et si tentant de se réfugier, c'est on l'a vu une ruse du contrôle, dans des propositions d'ordre général, comme on s'y livre avec une touchante application dans tant de réunions dites de « synthèse » – justement – où il s'agit de cerner un cas, comme on cerne une ville, en se gardant bien de se demander où, à quelle heure, à propos de quel geste, de quel mot, chacun a contraint le patient à lever un à un ses pont-levis, avant d'ouvrir les vannes qui vont remplir les douves, pour conclure qu'en effet, désormais, il n'y a pas grand-chose à faire avec lui, on ne sait plus comment l'approcher. S'il est si important que

de leur aide pour comprendre de quoi il s'agit. Étant bien clair qu'en thérapie il n'y a pas de « phase d'observation » qui précéderait une « phase de traitement » et au cours de laquelle « il ne se passerait rien » : il se passe toujours, nécessairement, quelque chose, et qui engage la suite, qui structure un système de relations dont il sera d'autant plus difficile de se dépêtrer qu'on lui aura laissé le temps de s'affermir ; la décentration doit donc être à l'œuvre dès les premiers échanges.

Un autre effet de ces questions sur les détails tient à la façon

... se mettre en mouvement, c'est s'exposer ; c'est donc bien ce devant quoi nous avons le plus peur car il faut décider de la direction à prendre sans idée aucune de ce qui pourra bien se passer.

dont on les pose. D'elle dépend pour une bonne part le passage d'une considération linéaire et individuelle à une considération systémique qui fait apparaître les relations en jeu. Quand, par exemple, quelqu'un déclare : « Je suis déprimé », on peut : – soit lui dire : « Parlez-moi de vos angoisses », et l'on demeure alors dans le champ purement individuel, – soit lui dire : « Qu'est-ce qui vous cause du chagrin ? Que s'est-il passé ? Quand ? Où ? Avec qui ? » etc., et l'on se donne alors la possibilité de resituer le trouble du patient dans son contexte, dans le jeu des relations présentes. De même, avec quelqu'un qui déclare être violent, on peut : – soit lui demander : « Que pensez-vous de cette violence qui est en vous ? et on s'embarque dans des généralités qui n'apporteront guère quoi que ce

soit que le patient ne sache déjà, – soit lui demander : « Envers qui ? A quelles occasions ? Sous quelle forme ? » Etc.

Or se mettre en mouvement, c'est s'exposer ; c'est donc bien ce devant quoi nous avons le plus peur car il faut décider de la direction à prendre sans idée aucune de ce qui pourra bien se passer. Et gardons-nous bien d'imaginer quoi que ce soit : il y a de fortes chances que les scénarios que nous construisons soient catastrophiques. Mais comment échapper à cette séquelle de notre irrépressible tendance à contrôler ?

Aussi convient-il de rassurer, de montrer qu'est déjà là ce qui permettra une construction nouvelle, et de prévenir contre les conséquences envisageables.

Agathe - Par exemple, quand je suis partie pour venir ici, je lui ai dit : « Soutiens les enfants. » Par cette seule phrase, je l'ai disqualifié ; sans quoi, quel besoin aurais-je ressenti de la prononcer ? Je sentais que les enfants étaient insécurisés. En fait, je ne lui fais aucune confiance. *Formateur* - Tu es partie : ce n'est pas rien.

Agathe - C'est vrai ; mais j'ai fait venir ma sœur... c'est assez dégueulasse, non ?

Formateur - Pourquoi « assez » ? Ce l'est. Mais où est le problème : il l'accepte, non ? Alors ?

Agathe - Je voudrais être plus responsable, en fait. Et ça passe par lui faire confiance.

Formateur - Être responsable, en effet, cela passe souvent par le fait de passer la main. As-tu déjà fait confiance à un homme⁹ ?

Agathe - Oui... le problème se pose avec les hommes qui sont proches de moi.

Formateur - Ceux avec qui tu as à faire, quoi ! Parce que,

ceux qui sont loin...

Tu vois maintenant où se situe le problème, et d'où il vient ? Agathe - Cela me semble clair.

Formateur - Pourquoi donc te vis-tu comme quelqu'un de dégueulasse ? Tu as tes raisons, aussi, d'agir comme tu le fais : il y a vos enfants. Tu voudrais le voir plus grand qu'il n'est. Mais il est comme il est.

Fais attention, quand tu rentreras, si tu t'es mise toi-même à grandir. Car le compagnon d'une femme comme toi ne peut être que fin et intelligent. Alors, il va se rendre compte qu'il s'est passé quelque chose. Que tu ne fasses plus ce que tu aurais dû faire « normalement », et il va te chercher – « Alors, tu ne me fais pas de remarque, cette fois ? », etc.

C'est en effet une constante : quand l'un commence à bouger, l'autre fait tout pour le lui interdire. Et c'est logique : après tout, s'ils se sont accordés jadis, c'est bien que se tissait tout un réseau de complicités – on dit aussi de « résonances » – entre leurs visions du monde respectives, qui se confortaient l'une l'autre. Dès lors que l'une bouge, l'autre va se sentir vaciller. Elle émet alors des appels au secours, parfois sous d'étranges formes ; ainsi peut-on présumer, sans trop de risque d'erreur, que le compagnon d'Agathe va se montrer deux fois plus minable qu'à l'accoutumée, dans un effort pour réanimer les vieux réflexes, pour réenclencher les processus bien rodés de leur relation ; cela peut aller très loin : nous nous souvenons tous d'avoir ainsi, enfants, « cherché » l'adulte pour voir jusqu'où on pouvait aller trop loin ; nous connaissons tous la réplique : « Si tu me cherches, tu vas me trouver. » La difficulté alors est de ne pas confondre présence à l'autre et stratégie, pour éviter que grandir ne soit assassin.

⁸ Miller A., *L'enfant sous terre*, Paris, Aubier, 1986.

⁹ Il est très frappant, et un peu inquiétant, de constater comme, statistiquement, la plupart non seulement des participantes – on pourrait le concevoir – mais aussi des participants – on l'imaginerait moins – portent comme gravée en eux une image de l'homme qui est aux antipodes de ce que le discours explicitement tenu en général – aussi bien verbalement que dans les façons d'être, les institutions, et parfois la façon de façonner son corps – pourrait faire passer pour « l'idéologie dominante ». L'homme, c'est par définition, dans la vision du monde des plus nombreux, celui qui n'assure rien, un irresponsable total.